

choses, puis les tendresses de la rédemption, qui commence dans les charmes de l'enfance pour finir par un dénouement tragique.

Cependant—malgré le développement et l'importance que M. Gounod a donnés au *Credo*—le *Sanctus* et l'*Agnus Dei* sont d'une telle beauté, que lorsqu'on arrive à ces deux morceaux, il semble véritablement que l'inspiration musicale ait toujours été en croissant et en s'affirmant davantage dans le cours de sa composition. Il est encore un point que nous avons à faire remarquer : c'est la liaison que le compositeur a su mettre entre les dernières intonations du *Credo* et les premières du *Sanctus*.

Et en effet, à la fin du *Credo*, tout se termine par les chants célestes qui font retentir ces mots—*et vitam venturi sæculi*—ces paroles qui révèlent de si douces espérances au chrétien, Ste. Thérèse ne pouvait les entendre sans entrer aussitôt en extase et sans se représenter le ciel, comme si elle en contemplait déjà les splendeurs. Voilà ce que nous ne pouvons ressentir comme elle, mais un artiste de génie a le talent de traduire ces impressions, et il le fait avec un bonheur qui nous ravit : il nous semble qu'après cela on ne peut rien dire de plus touchant sur un si grand sujet ; mais le compositeur ne s'en tient pas là et développe encore cette même idée dans le morceau suivant. Après qu'il nous a ouvert les portes du ciel et qu'il nous a fait entendre comme les premiers accents d'une mélodie qui n'est plus de la terre, il suit la marche de l'office même qui, au *Sanctus*, *Sanctus*, fait retentir les chants angéliques : le musicien répond à cette idée et la développe magistralement. Le thème principal semble exprimer—par ses notes disposées en spirales—les vapeurs de l'encens, qui s'élancent en revenant sur elles-mêmes et en s'élevant vers le ciel. Enfin, il y a une gradation